



CIRCULAIRE

— DE —

MONSEIGNEUR TACHÉ

A L'OCCASION

— DU —

Quatrième Centenaire

— DE LA —

DECOUVERTE

— DE —

L'AMERIQUE.

25 AOUT, 1892.

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA



Queen's University at Kingston

CIRCULAIRE
DE
L'ARCHEVEQUE DE ST. BONIFACE A SON CLERGÉ.

Au Clergé Séculier et Régulier
DE
L'ARCHIDIOCESE DE ST. BONIFACE.

MES BIEN CHERS COLLOBORATEURS,

Nous touchons bientôt au quatrième centenaire d'un des évènements les plus remarquables de l'histoire du monde entier. C'est le douze Octobre quatorze cent quatre-vingt-douze que le Révéléateur du globe vit poindre à l'horizon le monde nouveau dont il allait, ce jour-là même, prendre possession au nom de Jésus-Christ. Les quatre cents ans, qui nous séparent du jour de cette découverte, en ont montré toute l'importance ; aussi les nations du monde ancien comme du monde nouveau s'unissent pour célébrer la mémoire de cet agrandissement du domaine du Christ. L'Espagne, l'Italie, les deux Amériques ont des raisons spéciales d'exalter la gloire du génie qui les a mises en relation. Le souverain Pontife vient d'adresser une lettre aux archevêques et évêques de ces différentes contrées, pour les exhorter à rendre gloire à Dieu, l'inspirateur et le but de ces recherches fructueuses, à travers la mer ténébreuse. Entrant, Nos Bien Chers Colloborateurs, dans la pensée du Chef de l'Eglise, Nous venons vous exhorter à faire du douze Octobre prochain un jour de fête religieuse et de joyeuse allégresse. Enfants de l'Eglise et de l'Amérique, c'est à nous surtout qu'il appartient de nous souvenir des motifs et du succès d'une entreprise, qui, sous l'inspiration divine, trouva dans la pensée chrétienne de son auteur les

conseils, l'appui, l'aide, les moyens nécessaires pour doubler l'étendue de l'univers connu, nous préparer une patrie et offrir le salut aux aborigènes de ce vaste hémisphère.

Christophe Colomb naquit à Gêne vers l'an 1435 de parents chrétiens ; aussi son éducation fut toute chrétienne. Sous le toit paternel, à l'école, à l'université l'influence et l'enseignement chrétiens donnèrent à son âme et à son génie cette trempe religieuse, sans laquelle il n'aurait jamais accompli les merveilles qui l'ont illustré.

Dans les fêtes, auxquelles va donner lieu le quatrième centenaire de la découverte de notre Amérique, ne perdons pas de vue le caractère religieux qui en fait le point le plus saillant. L'histoire véritable, cette gardienne fidèle des choses du passé, nous montre le génie du grand homme s'illuminant des nobles clartés de la foi catholique, se fortifiant par les secours de cette divine foi, vivant non-seulement de la vie des chrétiens ordinaires, mais aspirant à la perfection du cloître, se faisant Tertiaire de l'ordre du séraphique St. François, priant, méditant avec les religieux.

Les grandes conceptions de Colomb sont fortifiées par l'Eglise qui, dans ses moines, ses cardinaux, ses Papes, ses trésors de science amoncelés au Vatican, aide, encourage et soutient celui que la Providence a choisi pour réaliser le projet à la fois le plus hardi et le plus grand conçu par un homme.

L'histoire nous montre aussi la catholique Isabelle, écoutant le grand cardinal d'Espagne ainsi que le modeste et savant Franciscain Gardien de la Rabida ; gagnée par leurs conseils, donnant son appui au célèbre marin, et détachant les joyaux de sa couronne, pour aider à la découverte d'un monde, où doivent se trouver des fils d'Adam, qui ignorent leur Sauveur et qui pourtant peuvent être amenés à la connaissance du vrai Dieu et à l'amour de son Christ. Oh non ! mes bien chers collobérateurs, ne perdons pas de vue ces grands enseignements de l'histoire, repassons-les plutôt dans notre mémoire avec l'aide du célèbre auteur de la vie de Colomb, et redisons-les pour que, au 12 Octobre prochain, les populations qui nous sont confiées comprennent toute la portée des fêtes que nous célébrerons.

La pensée de l'existence d'une terre à l'ouest de l'Europe s'imposa au célèbre Génois ; la réflexion et l'étude nourirent cette pensée d'inspiration divine, puis elle se développa, par les relations et correspondances que Colomb entretenait avec le savant Florentin Paul Toscanelli. Ce dernier était facilement admis à la cour pontificale, dans cette Rome, centre de la chrétienté, où se rendaient les voyageurs des différentes nations. Cette circonstance est d'autant plus à noter que Colomb tenta en vain de faire goûter ses projets à Gênes sa patrie, à Vénise sa rivale et au Portugal, royaume alors si important et si prospère.

Rebuté, même trahi, le hardi navigateur tourne ses regards vers l'Espagne, l'union de Ferdinand et d'Isabelle venait d'assurer des jours de gloire et de prospérité au royaume catholique. Comment cette étranger parviendra-t-il à la cour des souverains de Castille et d'Aragon. Admirons les desseins de la Providence qui veut faire une large part à son Eglise dans l'honneur de la découverte du nouveau monde. Colomb est chrétien, il est éprouvé, sa foi s'anime de toutes les résistances de l'épreuve et accroit davantage la noble ambition qui le pénètre.

Sur les hauteurs qui dominant le port de Palos est assis le monastère de Santa Maria de la Rabida. Ce couvent de Franciscains a pour Prieur ou Gardien le Révérend Père Juan Perez de Marchena, érudit en sciences exactes comme en littérature. Ce pieux, savant moine avait installé un observatoire attenant à son couvent ; lui aussi avait ses doutes sur la cosmographie d'alors. C'est à ce couvent de la Rabida, à cet asile de piété et de science que la Providence conduit celui qui à son baptême avait reçu le nom de Christophe, porte-croix. Le génie comprend le génie ; les grands cœurs s'harmonisent facilement, aussi le Père Juan Perez comprit Colomb et l'aima d'un attachement qui se nourrissait d'une vive admiration. C'est en la compagnie de ce moine que Colomb mûrit ses convictions sur la sphéricité de notre globe, sur l'existence de terres occidentales, en même temps qu'il travaillait à son perfectionnement religieux, pour se préparer à l'incomparable mission que les con-

seils de son saint directeur le persuadait davantage venir de Dieu.

Du couvent de la Rabida, Colomb se rend à Cordoue, où étaient les rois d'Espagne. C'est là que, muni des lettres du Père Juan Perez il entre en relation avec l'ancien Nonce Apostolique, Antonio Giraldini qui goûte lui aussi les plans projetés. Il en entretient le grand cardinal d'Espagne, Dom Pedro Gonzalez de Mendoza. Ce cardinal, aussi illustre par sa vertu et sa science que par son crédit et son autorité, prit de suite Colomb sous sa protection ; il le désigna à Ferdinand et à Isabelle, qui consentirent à lui donner audience, pour s'entendre dire par cet étranger, vêtu pauvrement, "qu'il était envoyé en ambassade pour leur proposer une entreprise qui immortaliserait leur règne, en faisant service à Notre-Seigneur, répandant son saint nom et la foi parmi tant de peuples."

Les rois donnèrent plusieurs audiences à Colomb, mais malgré leur bienveillance, ne crurent pas devoir de suite aider la découverte. L'épuisement du trésor, les conseils d'une sagesse toute humaine, mettaient des obstacles quasi insurmontables à une entreprise que la science d'alors faisait regarder comme chimérique.

Condamné à des délais indéfinis, Colomb est tenté de se décourager, mais comme il ne peut pas et ne veut pas renoncer à sa noble entreprise, il songe à aller solliciter en France ou en Angleterre une assistance, qu'il perd l'espoir de trouver en Espagne. C'est pourtant au royaume catholique que Dieu a réservé la gloire et le mérite de cette incomparable entreprise, il inspire donc à son serviteur la pensée de revoir le vieux monastère de la Rabida.

Le Père Juan Perez le reçoit en toute affection, affection augmentée de la sympathie que lui inspire les déceptions de cet homme qu'il a en si haute estime ; aussi il le console et l'encourage de nouveau. Ne comptant plus sur le crédit d'un intermédiaire, l'humble religieux écrit à la Reine elle-même, il confie sa lettre au pilote Sébastien Rodriguez qui, à travers des dangers de toutes sortes, va la remettre à sa Souveraine. Après quatorze jours d'absence, le fidèle messenger rentrait au couvent de la Rabida avec une missive de la reine Isabelle, invitant son ancien

confesseur à se rendre auprès d'elle, pour y plaider la cause qu'il avait tant à cœur.

Mes chers colloborateurs, ô vous tous qui êtes nés en Amérique, ou qui êtes venus pour y travailler à la sanctification des âmes, voyons avec reconnaissance se dérouler les évènements qui vont suivre. Le Père Gardien de la Rabida sort de son couvent, au milieu des ténèbres de la nuit. Monté sur une mule, il se dirige vers Santa Fé; se présente devant sa Souveraine, fait appel à son cœur de Reine Catholique, lui parle d'âmes à conquérir à Jésus-Christ. Les paroles du saint religieux font une profonde impression sur la Souveraine d'Espagne, elle met de côté toutes les objections de la science et de la prudence humaine; elle n'écoute plus que ce que lui a dit le grand cardinal, ce que lui répète le Père Juan Perez; elle veut que les pierres précieuses de sa couronne suppléent à la pauvreté du trésor de l'état, et un monde nouveau sera découvert.

Habitants de ce monde nouveau, remercions Dieu, remercions ses ministres sacrés, remercions l'énergie de Colomb, remercions la foi d'Isabelle la Catholique. Cette dernière mande Colomb auprès d'elle. C'est au milieu des saintes réjouissances, qui suivirent la reddition de Grenade, que les rois d'Espagne arrêtent avec Colomb tous les arrangements de son incomparable expédition. Ils le nomment Vice-Roi, Grand Amiral de la mer océane et autres titres excellents. Des ordres sont donnés pour l'équipement de trois vaisseaux. Ces dernières dispositions rencontrent des difficultés, à cause des terreurs qu'inspirent la mer ténébreuse et toutes les chances de l'inconnu. Le Père Juan Perez vient encore au secours de son ami par son influence sur les marins et en le mettant en relation avec les frères Pinzon, riches et influents à Palos. Chose bien remarquable, Rome fut le trait d'union entre le grand amiral et l'ainé des Pinzon. Sur la chaire de Pierre siégeait alors l'illustre Pontife Innocent VIII. Ce grand pape, Génois de naissance, connaissait et appréciait les projets de son compatriote, qui les lui avait manifestés en lui demandant de les bénir. Le chef de l'Eglise prit une participation intime à la découverte comme l'atteste l'inscription gravée sur son tombeau par sa famille. Pinzon était à Rome, il y connais-

sait particulièrement un des bibliothécaires du Vatican qui, probablement en lui parlant du projet de Colomb, lui montra une carte sur laquelle étaient marquées "des terres à découvrir." De retour dans sa patrie, Pinzon est présenté par Juan Perez au Grand Amiral, dont la vue lui inspire une confiance entière si bien qu'il accepte, avec ses frères, leur part des responsabilités de l'expédition et veut en affronter tous les dangers.

La détermination des frères Pinzon entraîna l'assentiment des hommes nécessaires à l'équipage des caravelles. Ces vaisseaux étaient au nombre de trois, le plus considérable fut accepté par Colomb qui y arbora son pavillon de commandant. Il voulut néanmoins au préalable le placer sous la protection spéciale de la Sainte-Vierge ; il le fit bénir et l'appela la "Santa Maria." Les deux autres caravelles se nommaient la "Pinta" et la "Nina."

Tous les préparatifs matériels étant terminés, l'amiral, ses officiers et leurs équipages se préparèrent dans l'ordre spirituel. Après s'être confessés, tous se rendirent en procession au couvent de la Rabida, pour implorer l'assistance divine et se mettre sous la protection de la Mère de Jésus. Tous entendirent la sainte messe, célébrée par le Père Juan Perez et communierent de sa main. Ils descendirent ensuite à leurs caravelles, où ils furent consignés, en attendant le vent favorable. L'amiral demeura lui au couvent, pour continuer à se fortifier dans la prière.

Le 3 Août, vers trois heures du matin, Colomb s'éveilla au bruit d'une brise légère, celle tant désirée. C'était un vendredi, jour réputé néfaste par les superstitieux, mais jour de douces consolations et de glorieuses espérances pour les chrétiens. Christophe fut tout heureux de la coïncidence. Il entra de suite à la chapelle du couvent, avec le vénérable Gardien ; celui-ci célébra la sainte messe, à laquelle le Vice-Roi communia en viatique, puis appuyés sur les bras l'un de l'autre, saisis d'une émotion égale, jouissant du même bonheur, Colomb et Juan Perez descendirent des hauteurs de la Rabida. Le canot de la Santa Maria vint prendre son commandant ; celui-ci pressa sur son cœur le Franciscain auquel il devait tant, se jeta dans le canot et gagna sa caravelle.

Le vent favorable s'accrut ; tout était vie et activité à bord des trois vaisseaux, levant leurs ancres et

détachant leurs amarres. Les manœuvres éveillèrent le peuple dans les maisons voisines ; on se précipita au rivage, pour dire adieu aux braves marins, aux parents et amis qu'on croyait ne plus revoir, on se salua de la voix, du geste. Tout étant prêt, le Grand Amiral, dans toute la majesté de sa taille et de sa dignité, et d'une voix, dont l'énergie dominait l'émotion, donna un commandement unique dans les fastes de la marine : " Au nom de Jésus-Christ, je commande de déployer les voiles ; *yen el nombre de Jesus mando de splegar les velas.*" Les caravelles frémirent, s'ébranlant sous la pression du vent ; elles sortent du port de Palos et commencent la plus extraordinaire comme la plus féconde des courses océaniques.

Pas n'est besoin de parler des péripéties de cette longue navigation. Les terreurs, les découragements, les mécontentements des équipages sont choses communes dans les circonstances ordinaires ; aussi ne nous étonnons pas de les trouver à bord de la flottille, voguant dans l'inconnu et cherchant l'incertain. Il ne fallût rien moins que la grande âme de Colomb et les pensées de foi qui l'animaient, pour le mettre au-dessus de toutes ces misères, qui n'étaient pas sans dangers. Contemplateur du Verbe, il avait choisi pour étendard, l'image même de Jésus-Christ mourant sur la croix. Le Crucifix flottait à son grand mât, et c'est les yeux fixés sur cet emblème sacré, que sa volonté se retrempait dans l'indomptable énergie dont elle avait besoin pour que, contrairement à la volonté de tous les autres, il poursuivit son projet de découverte de terres inconnues. C'est pour Jésus-Christ et sous son regard divin qu'il pensait, voulait et agissait, c'est pourquoi il se montre supérieur à la nature et aux faiblesses inhérentes à l'humanité.

Le onze Octobre, le lendemain du triomphe merveilleux qu'il a remporté sur tous ses équipages révoltés, le Révélateur de la croix fait approcher les caravelles pour la prière du soir. Il entonne le " Salve Regina," adresse une chaleureuse allocution aux officiers et à leurs hommes ; sa voix, saisie d'un accent inspiré, leur demande de veiller et de prier toute la nuit, leur promettant la terre désirée pour le lendemain. A dix heures du soir il aperçoit lui-même une lumière et la fait remarquer à un

des officiers de son bord ; le douze Octobre (un vendredi), au moment où l'horloge de la " Santa Maria " sonne deux heures, des haubans de la Pinta, qui était en avant, un marin du nom de Juan Rodriguez Remego apperçoit distinctement la terre. Le canon de l'heureuse caravelle porte cette nouvelle aux autres vaisseaux. Le Révélateur du Globe, au lieu de suivre l'instinct naturel de la curiosité, ne regarde même pas il tombe à genoux, entonne le " Te Deum." Tous ses équipages chantent avec lui, en proie à la plus vive comme à la plus douce allégresse. En attendant les grandes clartés du jour, la flottille s'avance avec précaution jusqu'à ce qu'elle puisse mouiller près de cette terre nouvelle. Le Grand Amiral commande les préparatifs du débarquement, qui doit s'accomplir avec toutes les précautions nécessaires pour prévenir une surprise. Il se revêt lui-même des ornements de sa dignité, ceint ses armures les plus brillantes ; un manteau d'écarlate flotte sur ses épaules ; les officiers et les hommes de l'équipage suivent cet exemple, sous le charme du bonheur qu'éveillent dans leur âme le respect et la confiance, que leur inspire maintenant leur commandant et l'admiration qui se saisit d'eux, à la vue d'une végétation encore inconnue et d'une nature, dont le luxe indiscriptible ravissait leur pensée. Dès que les ancres ont mordu, Colomb saisit l'étendard de l'expédition, sur lequel est l'image de Notre Seigneur Jésus-Christ et descend dans sa chaloupe suivi de son état-major. Les capitaines de la Pinta et de la Nina tenant aussi en main les bannières de l'entreprise prirent place dans leurs canots, avec des détachements d'hommes parfaitement armés. En quelques instants, les légères embarcations sont à la grève. Christophe Colomb, muet de bonheur et de reconnaissance, s'élance sur le rivage. A peine à terre, il plante l'étendard de la croix et se prosterne devant l'image de celui qui lui a inspiré la découverte. Par trois fois, il baise et arrose de ses larmes cette terre qu'il n'a découverte que pour l'offrir à Jésus-Christ. Tous les Espagnols suivent l'exemple de leur chef et par leurs larmes, eux aussi montrent l'émotion, à laquelle leur cœur est en proie. Colomb leva les mains au ciel et traduisit sa reconnaissance par l'admirable prière dont l'histoire nous a conservé la touchante expression : " Sei-

“gneur ! Dieu éternel et tout-puissant qui, par ton Verbe
 “Sacré, a créé le firmament et la terre et la mer, que ton
 “nom soit béni et glorifié partout ; qu’elle soit exaltée Ta
 “Majesté qui a daigné permettre que par ton humble
 “serviteur ton nom sacré soit connu et prêché dans cette
 “autre partie du monde !” Sous l’inspiration de ces sentiments, le pieux Génois donna à l’île qu’il venait de découvrir, le nom de Saint Sauveur. Puis dégainant son épée, ce que firent aussi tous les officiers de l’expédition, il déclara prendre possession de cette terre au nom de Jésus-Christ pour la couronne de Castille. En retour, tous les assistants reconnurent leur commandant comme Amiral de l’océan, Vice-Roi des Indes et lui prêtèrent serment d’obéissance. Ordre fut donné aux charpentiers d’abattre deux arbres, pour en faire une grande croix. Les naturels du pays, effrayés d’abord à la vue des étrangers, se rassurèrent bientôt et s’en approchèrent. Colomb et ses gens les accueillirent avec la plus grande bienveillance et firent tout pour les impressionner favorablement. Aussitôt que les charpentiers eurent terminé leur travail, le grand chrétien, toujours en proie aux mêmes sentiments de reconnaissance, aida de ses propres mains à dresser cette croix, au chant de l’hymne “Vexilla Regis prodeunt,” puis les échos de l’île repercutèrent les nobles accents de l’hymne de la reconnaissance ; le “Te Deum” était chanté sur l’hémisphère occidental. Comme le jour touchait à son déclin le vice-roi s’agenouilla avec ses hommes devant la croix et ils récitèrent ensemble la prière du soir.

Tels sont les premiers actes accomplis sur la terre d’Amérique ; cette Amérique, notre patrie, consacrée à Jésus-Christ. Quel contraste entre la foi et la piété du Révélateur de ce Nouveau-Monde et l’impiété de ceux qui veulent bannir la prière et la religion de nos écoles ; qui veulent priver les enfants de cette même Amérique des saintes pensées et des pieux encouragements que ne peut manquer de produire la vue du signe de notre rédemption !

Dès le deuxième jour après la découverte, le Grand Amiral, ne perdant pas de vue la pensée chrétienne qui l’avait guidé, prit des indigènes à son bord et commença à leur enseigner le signe de la croix et les prières. Le

Contemplateur de la nature était comme perdu dans un merveilleux ravissement ; les Indiens lui nommèrent plus de cent îles. Colomb se dirigea sur celle qui lui parut la plus grande, il la nomma "Sainte-Marie de la Conception." Après l'expression de sa reconnaissance envers le Ciel, le grand découvreur voulut témoigner ce sentiment envers les rois, qui l'avait aidé dans entreprise. A une des îles il donna le nom de Ferdinandine, à une autre celui d'Isabelle. Son humilité ne lui permit pas d'attacher son nom à aucune de ces découvertes. L'escadre se dirigea ensuite vers Cuba, cette île, dit Colomb, "est la plus belle qu'aient jamais vu les yeux de l'homme." Plus tard ce fut Hispaniola qui attira son attention. Partout sur ces plages Christophe, "le vrai Porte-Croix," planta des croix avec grande pompe et solennité. Partout il reçut les indigènes avec bienveillance, leur montrant et les croix et le ciel, s'efforçant de leur faire comprendre que la loi du Divin Crucifix est la voie qui conduit au bonheur. Dans l'épanchement de sa foi, cet homme admirable écrit aux Rois d'Espagne, moins pour leur annoncer l'heureux issue de son voyage que pour conjurer leurs Altesses de ne jamais permettre qu'on perde de vue que la découverte est faite pour Jésus-Christ et le salut des âmes. Il fallait songer au retour. Un désastre vint éprouver l'heureux découvreur, la Santa Maria s'échoua sur des bords de sable près des côtes d'Hispaniola. L'impossibilité de mettre la caravelle à flot imposa à son commandant la détermination de laisser une colonie sur cette île lointaine. On construisit un fort. On l'équipa de toutes pièces, le pourvut de provisions pour une année, choisissant pour le garder presque tout l'équipage de la Santa Maria. Comme la Pinta s'était écartée du reste de l'escadre il ne restait plus que la Nina, le plus petit des vaisseaux déjà en mauvais état pour prendre la mer. Colomb y monta avec tout ce qu'elle pouvait contenir d'hommes, y compris les sauvages, ainsi que les produits des terres découvertes, etc. Le onze Janvier, (un autre vendredi), l'homme de la Providence mit le cap sur l'Espagne, au nom de la Sainte-Trinité. La Pinta avait rejoint son amiral.

Au commencement de la course la mer fut assez favorable, mais le douze Février des signes avant-coureurs

de la tempête se manifestèrent ; une épouvantable ouragan se déchaîna sur cette immensité ; les deux caravelles déjà avariées coururent les plus grands dangers et bientôt se perdirent de vue. La tourmente dura quatre jours et quatre nuits ; la foi de Colomb elle-même fut mise à l'épreuve, tant son équipage était terrifié, tant le danger était imminent. La foi d'un homme comme l'Amiral peut être éprouvée mais elle ne défaille pas ; aussi il a recours à celle qu'on n'a jamais invoquée en vain ; il fait trois vœux, le dernier est pour tout l'équipage comme pour lui. Il promet à Dieu d'aller en pèlerinage, pieds nus et en chemise, à la plus proche église consacrée à Notre-Dame, dès qu'ils auront mis pied à terre. Le ciel sourit à cette prière et à cette promesse ; le vent s'apaise ; la mer qui ne se calme pas de suite permet pourtant de poursuivre un voyage, qui fut mêlé des incidents les plus variés et les plus propres à démontrer la bonté providentielle, avec laquelle Dieu veillait sur son serviteur.

Le quinze Mars, (encore un vendredi), les habitants de Palos virent une voile qui se dirigeait vers leur port, c'était la Nina. Autant les alarmes avaient été vives et prolongées, autant la joie fut grande et universelle, car quelques heures plus tard la Pinta venait mouiller près de sa compagne de route, après avoir échappé toutes deux miraculeusement aux tempêtes. Les deux équipages, qui se composaient d'hommes de Palos et des environs, étaient au complet, aussi Colomb pût dire à cette foule attendrie : " Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez confiés." Le pèlerinage promis s'imposait à la reconnaissance des marins, c'est à la chapelle de Notre-Dame de la Rabida, où s'était faite la communion du départ, que ces heureux échappés du naufrage et leur commandant, pieds nus et en chemise, se rendirent processionnellement pour entendre la sainte messe et faire la communion d'actions de grâce. Le Gardien du monastère, Dom Juan, célébra cette messe du retour comme il avait célébré celle du départ. Les officiers et matelots retournèrent dans leurs familles, où ils furent reçus avec une affection, mêlée d'une admiration respectueuse. Colomb lui, retrouvait son vieil ami et c'est dans le silence du cloître qu'il veut épancher son âme et témoigner sa reconnaissance. Nul mieux que Dom Juan Perez ne pouvait le comprendre. Les terres soup-

connées par eux existaient, les peuples qu'ils voulaient connaître pour les conduire au salut avaient été trouvés, la croix avait été plantée parmi ces peuples, le crucifix, emblème du salut, avait été montré aux indigènes. En fallait-il plus pour que le Révélateur de tant de merveilles eût besoin de se reposer dans la solitude et la prière, et ce en la compagnie de celui qui l'avait le plus aidé et le plus encouragé. C'est dans la cellule du vieux monastère que Colomb compléta ses notes de voyage, pour les transmettre aux Rois d'Espagne. C'est de cette cellule qu'il conseille à leurs Altesses de faire hommage de la découverte au Saint-Siège, c'est dans cette cellule que son génie s'élève à des hauteurs qu'il n'avait pas encore atteintes, et que pour éviter des conflits entre les princes chrétiens il traça, à travers les immensités une ligne imaginaire courant d'un pôle à l'autre sans toucher à aucune terre, et l'indiqua au Souverain Pontife avec une justesse de calcul et de vue qui tient du merveilleux.

Après avoir satisfait aux exigences de sa piété et accompli tous ses vœux, l'humble Tertiaire de Saint-François voulut se rendre à Séville pour y attendre l'ordre des Rois. C'est là qu'il reçut la dépêche que les Souverains d'Espagne lui adressaient. Aux félicitations, la missive royale joignait l'invitation de se rendre le plus tôt possible à Barcelone. Déjà la nouvelle de l'évènement prodigieux qui venait de s'accomplir était connue dans une partie de l'Espagne, aussi le voyage de Séville à Barcelone fut un triomphe sans égal pour le Découvreur. Il était accompagné de ses écuyers, des marins de la Nina, portant des trophées de leur découverte, et des sept Indiens amenés de San-Salvador. Partout les populations se portaient avec enthousiasme à la rencontre du cortège, au point d'encombrer la route et de retarder la marche. A la cour il fut reçu avec des honneurs inouïs. Forcé de s'asseoir et de se couvrir devant les Rois, il raconta les détails de son incomparable voyage, exhibant les objets si curieux qu'il en avait apportés. Il rappela aux Souverains les motifs de cette entreprise, accomplie toute pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et l'extension du règne de Jésus-Christ. Soudain, sous le charme de la parole du Révélateur du Nouveau-Monde, la Reine, le Roi, la cour, le peuple se jettent à genoux, louant Dieu

et versant avec Colomb des larmes de bonheur. Les chantres de la chapelle royale entonnent le "Te Deum" que les grands d'Espagne et la multitude chantent avec un enthousiasme indescriptible. D'Espagne la grande nouvelle se répand par l'Europe. Sébastien Cabot qui se trouvait alors à la cour d'Angleterre, affirme que cette découverte y fut considérée "comme une œuvre plutôt divine qu'humaine (a thing more divine than human)," et le grand navigateur partageait cette opinion.

C'est dans la capitale du monde chrétien que cette révélation du Globe produisit la plus vive sensation. Le Souverain Pontife manifesta publiquement son allégresse. Le collègue des Cardinaux, les ambassadeurs près du Saint Siège, les érudits, les bibliothécaires du Pape, le clergé, le peuple, tout le monde semblait pressentir la portée immense de cet événement, dont la réalité dépassait les récits mythologiques ; et l'auteur de ces prodiges, enfant de la Ligurie, était un chrétien parfait, fils si dévoué de l'Eglise que, dix jours après son triomphe à Barcelone, ses lettres expédiées à Rome y étaient imprimées. provoquant, de la main même du Pape, l'affirmation de la "sublimité du mandat que la Providence avait confié à "son fils bien-aimé Christophe Colomb."

Oh, mes Bien Chers Collaborateurs, continuons à reconnaître l'action de la Providence dans les relations du Révélateur du monde avec la cour pontificale et ses savants. Avant l'expédition, le Pape Innocent VIII s'en préoccupe, la conseille et la bénit, mais il meurt huit jours avant le départ de Palos. Huit jours après ce départ, le successeur du compatriote de Colomb monta sur la chaire de Pierre. Quels qu'aient été les antécédents de Rodrigo Lenzulo ou Borgia, avant son élévation dans l'Eglise, il est maintenant démontré combien a été déloyale la calomnie qui l'a assailli comme Pape. Les historiens ecclésiastiques de nos jours ont puissamment contribué à écarter de la mémoire d'Alexandre VI le monceau d'accusations, dont l'avait couverte, non-seulement les ennemis mais même des enfants de l'Eglise ; injustice à laquelle Colomb lui aussi est loin d'avoir échappé. Espérons, qu'à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, de fortes études font faire luire pour tous l'éclat de la vertu du Révélateur du

Globe et compléter la réhabilitation de la mémoire du Pape, qui a porté tant d'intérêt et manifesté de si nobles sympathies à Celui, que Dieu avait choisi et aidé dans cette incomparable entreprise.

Déjà le Portugal avait obtenu des privilèges pour les terres découvertes par lui à l'Orient. Colomb conseilla aux rois catholiques de demander de semblables faveurs pour les terres découvertes ou à découvrir à l'Occident. Mais quelle serait la limite entre l'Orient et l'Occident ? Question toute pleine d'intérêt et grosse de dangers pour l'avenir, puisqu'elle pourrait amener les conflits les plus regrettables entre deux nations chrétiennes, puissantes et non sans ambition. C'est ce problème que l'auteur des découvertes récentes avait étudié pendant sa longue navigation, c'est sa solution qu'il avait murie à son retour dans sa cellule de la Rabida ; cette solution le grand homme l'envoie à Rome et la confie au Pape. Les rois da Castille et d'Aragon, de leur côté, sollicitent le Saint-Siège de leur octroyer des privilèges analogues à ceux donnés au Portugal. Alexandre VI se saisit de ces importantes questions. Son génie comprend celui de Colomb, leur confiance est mutuelle, la Papauté accepte le système cosmographique du Découvreur. Le Saint-Siège prend sous sa responsabilité l'exactitude des calculs de l'inconnu à travers des mers ignorées des savants, comme le dit l'écrivain de Colomb, " pour assigner aux Portugais et aux Espagnols la limite qui les maintiendrait " respectivement dans leurs droits le Souverain Pontife, " avec une hardiesse surhumaine, tire sur la carte encore " informe du Globe une ligne décrivant toute la longueur " de la terre sans rencontrer dans l'immensité de ce trajet " le moindre lieu habitable d'où pût naître une contestation..... Oui cette ligne a passé miraculeusement " dans la seule distance où ne se trouvait point de terre, " là est le prodige..... Rome comprenait Colomb, or " comprendre c'est égal." Le Pape agit en cela avec une promptitude, une décision étonnante. Qu'on remarque les dates, en se souvenant de la difficulté des communications d'abord. Le 15 Mars, Colomb débarque à Palos et le 3 Mai suivant, fête de Saint-Alexandre, le Pape Alexandre VI donne une bulle qui est dite " bulle de Concession," par laquelle le Saint-Siège accorde à l'Es-

pagne les terres nouvellement découvertes et à découvrir à l'Occident. Au lendemain de cet acte de suprême autorité le Pape octroie une autre bulle dite de "répartition," dans laquelle, renchérissant sur les titres affectueux et les éloges qu'il donne à Colomb, il trace la ligne mentionnée plus haut. Le Chef de l'Eglise recommande à Dieu le projet de nouvelles découvertes et entrevoit les gloires qui en résulteront pour l'Espagne et la chrétienté.

En effet Colomb fit d'autres voyages et d'autres découvertes qui aidèrent à l'éclat de la couronne de Castille. Le Hérault de la Croix fit éclater davantage la foi si vive qui le guidait au milieu de tous ses efforts ; d'un autre côté la malice des hommes marqua son existence du sceau de la douleur et de la tribulation ; on ne lui épargna ni les affronts ni même les fers de l'esclavage et ce qui lui fut peut-être encore plus sensible, l'oubli et le mépris. Sa grande âme domina toutes ces vicissitudes ; un ami lui resta fidèle et cet ami c'est l'Eglise.

Au retour de son dernier voyage, Colomb arriva en Espagne épuisé et malade. La cruelle douleur *de la* maladie de la reine Isabelle aggrava ses tristesses, qui furent à leur comble lorsque la grande Reine ferma les yeux à la lumière d'ici-bas le 26 Novembre 1504. Malgré ses souffrances morales et physiques, le courage et la foi de Colomb ne diminuèrent pas et sa grande intelligence ne subit aucune altération. Il mourut lui-même le 20 Mai 1506 dans une hotellerie, entouré de l'affection de ses deux fils et des pères Franciscains, sans honneur et sans consolation d'ailleurs. La mort du grand homme ne provoqua même pas de regrets à cette époque. Les dévoués Franciscains lui donnèrent l'hospitalité, même après sa mort, et inhumèrent sa dépouille mortelle dans les caveaux de leur couvent. Sept ans plus tard, le vieux roi Ferdinand, honteux de l'oubli dans lequel il avait laissé le Grand Amiral, lui fit faire des obsèques pompeuses, aux frais de l'état. Le cercueil qui contenait les restes de Colomb et les chaînes de son esclavage fut transporté du couvent de Valadolid à la cathédrale de Séville, où tous les grands du royaume se rendirent pour faire hommage à la mémoire du Vice-Roi des Indes. Le cercueil fut déposé par les Chartreux, dans leur retraite

de Sainte-Marie des Grolles. Ce précieux trésor demeura là jusqu'en 1536, époque à laquelle on le transporta à Saint-Domingue, pour l'inhumer dans un caveau à droite du maître-autel ; le 10 Septembre 1877 le vénérable archevêque de Saint-Domingue a constaté d'une manière indubitable que ces cendres précieuses étaient encore là, dans un cercueil bien conservé et portant les inscriptions et autres preuves de la plus parfaite identité.

L'Eglise veille encore sur le tombeau de son fils dévoué ; tout récemment elle a soustrait ses restes mortels à la profanation, que l'esprit de cupidité voulait lui infliger. Il n'y a pas que les Papes qui ont vécu du temps de Colomb, qui l'ont compris et honoré, leurs successeurs ont hérité de leurs dispositions envers le découvreur du Nouveau-Monde, ces sentiments se manifestent encore de nos jours et établissent d'une manière indubitable l'action de l'Eglise sur les prodiges accomplis par lui. C'est ainsi que l'illustre Pontife Pie IX, dans un bref adressé le 10 Décembre 1851 à l'auteur si distingué de la vie de Colomb, Roselly de Lorgues, affirme comme suit ce que nous nous sommes efforcé d'établir dans cette lettre : “ En donnant publicité aux documents
 “ qui ont trait à la partie du Nouveau-Monde, découverte
 “ d'abord par Christophe Colomb, on verra certainement
 “ comme vous le dites si justement, mon fils bien-aimé,
 “ que Christophe lui-même n'a commencé cette œuvre si
 “ importante que sous l'impulsion et avec l'encourage-
 “ ment du Saint-Siège et le secours de la science du
 “ Clergé.”

Après Pie IX, c'est Léon XIII qui parle ; dans sa lettre du seize Juillet de la présente année 1892, après avoir fait l'éloge de Colomb, des œuvres par lui accomplies et du but qu'il se proposait, le Vicaire de Jésus-Christ ajoute : “ En conséquence, pour célébrer dignement et
 “ conformément à la vérité les fêtes en l'honneur de
 “ Christophe Colomb, la Sainteté de la Religion doit
 “ s'ajouter aux honneurs des solennités civiles. Jadis, à
 “ la première nouvelle du fait, on rendit des actions de
 “ grâce publiques au Dieu immortel et très-bon, sous la
 “ conduite du Pontife Suprême ; nous jugeons qu'il faut
 “ en agir de même aujourd'hui, à l'occasion de l'anniver-
 “ saire de cet événement si heureux.”

C'est pourquoi, mes bien chers Colloborateurs, conformément aux ordres donnés dans cette même lettre par Sa Sainteté Léon XIII, au 12 Octobre prochain *on chantera une grand'messe d'actions de grâce dans toutes les églises du diocèse*. Si des circonstances exceptionnelles s'opposaient à l'accomplissement de ce devoir, on y suppléerait le dimanche suivant, et dans ce cas après avoir dit une messe basse conforme à l'office du jour, on chanterait une messe solennelle de la Très-Sainte-Trinité avec l'oraison "Pro Gratiarum Actione" sous même conclusion, Gloria et Credo. A cette occasion, le Souverain Pontife daigne nous donner sa bénédiction apostolique ainsi qu'à vous tous, nos bien chers Colloborateurs, et aux fidèles qui sont confiés à vos soins.

Comme le 12 Octobre prochain sera le quarante-septième anniversaire de notre ordination sacerdotale, nous vous demandons une prière spéciale heureux de nous dire avec un respect affectueux et une estime particulière.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

† ALEX., Arch. de Saint-Boniface,
O. M. I.

Donné en notre résidence archiépiscopale, ce vingt-cinquième jour du mois d'Août 1892, quarante-septième anniversaire de notre arrivée à Saint-Boniface.

